

La pratique de l'écriture à l'École de commerce

Autor(en): **Humbert, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **77 (1948)**

Heft 12

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040843>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La pratique de l'écriture à l'École de commerce ¹

De tous les titres dont s'orna ma page blanche dans le moment où j'abordais d'entrée de jeu un nouveau sujet, celui que j'ai l'honneur de traiter aujourd'hui — devant un auditoire choisi et redoutable — n'est pas certes le moins séduisant, ni le moins opportun.

Il y a un art de la prose : interrogez Flaubert, le styliste Jules Renard, Gustave Lanson, Frédéric de Bélinay, dans son récent et délicieux ouvrage intitulé : *La Source*, et Arsène Soreil. Il existe des traités de versification, des règles pour la poésie : voyez Boileau, voyez Verlaine, voyez Valéry. La rhétorique, l'éloquence, la diction sont soumises à des normes établies qu'un Belge, Maurice Hougardy, vient de remémorer dans la *Parole en public*, en les plaçant sous le signe du « bel et du vivace aujourd'hui ». Le journalisme, la critique, le théâtre obéissent à certains canons, sans verser d'ailleurs dans une imitation servile et une rigidité marmoréenne. Des lois linguistiques régissent les traducteurs qui s'enorgueillissent de leur illustre patron : prenez la peine de lire — pour votre joie et votre enrichissement — les pages délectables et médullaires de Valery Larbaud : *Sous l'invocation de saint Jérôme*. « On a même — et ce « même » recèle bien des choses, des sous-entendus rénitents — codifié l'art épistolaire. » Des théoriciens plus ou moins patentés enseignent, en douze, vingt-quatre ou trente-deux leçons, comme il faut trousser une lettre. Ce qui ne laisse pas du reste d'exaspérer un fin lettré, professeur à l'Université de Liège, Fernand Desonay, auteur lui-même d'un délicieux manuel de correspondance privée², sans formules omnibus, tout tissé de fantaisie, de piquante spontanéité, le seul valable et recommandable, à ma connaissance. Il n'est pas téméraire d'affirmer que toutes les disciplines de l'enseignement, à commencer par la langue maternelle jusqu'à la sténographie et au dessin — qui touchent de très près à notre question — ont fait l'objet d'études pertinentes, de discussions et d'exposés nourris.

Il est donc expédient que les pédagogues se penchent, avec une attention vigilante, sur le problème de l'écriture et je tiens à rendre hommage aux organisateurs de ce 45^e Congrès de lui avoir réservé une place d'élection au programme. L'homme exprime ses idées par la parole ; il les fixe par l'écriture, moyen éminemment utile, voire indispensable. Ma première pensée a visé la raison d'être, la légitimation sociale de ce moyen esthétique de communication dont les qualités essentielles sont la régularité, la lisibilité, la clarté.

D'aucuns se désintéressent de l'art scripturaire, en médisent même, vont jusqu'à le qualifier dédaigneusement de science des ânes. Assertion irrespectueuse pour les magisters et tenants de la belle graphie, et trop honorable pour les baudets ! A les entendre, on serait tenté de croire qu'un gentleman se doit d'écrire d'une manière détestable, que l'illisibilité est un critère de savoir et de bon ton. Ces détracteurs invoquent le témoignage des auteurs qui, la plupart, écrivent à la diable, des gens d'action, Napoléon et *tutti quanti*, lesquels griffonnent au

¹ Conférence faite à la 45^e assemblée annuelle de l'Association suisse pour l'enseignement commercial, à Fribourg, le 12 juin 1948.

² *L'Art d'écrire une lettre*, 2 tomes, Editions Baude, Bruxelles, 1945-1946.

lieu de mouler, des médecins aux ordonnances sibyllines et hiéroglyphiques. A telles enseignes que l'un d'eux — le fait est avéré — ayant rédigé à la main un article pour une revue médicale était incapable de se relire. Seul le pharmacien, habitué à sa plume, fut en mesure de déchiffrer son texte impénétrable. L'apothicaire ne manqua pas de lui rappeler — non sans maligne joie — le proverbe italien : *Asino di natura chi non legge la si a scrittura* : est un âne de nature, qui ne sait lire son écriture. Si l'hermétisme littéraire (cf. Mallarmé et la phalange surréaliste) peut être discuté, l'hermétisme graphique doit être frappé d'anathème. « A mon sentiment, remarque Desonay, à partir d'un certain âge, on est responsable de son écriture, comme de sa démarche, comme de son sourire, comme du rayonnement de son visage. » Le moins qu'on puisse exiger du scripteur, c'est qu'il soit en mesure de se relire, impératif répondant à la définition même de l'écriture : art de fixer la pensée au moyen de signes qui la rendent intelligible à l'œil. S'il faut bonne mémoire après qu'on a menti¹, le cacographe doit conserver un souvenir fidèle et tenace de son grimoire.

Aux contempteurs de la belle graphie, aux barbouilleurs qui la déconsidèrent ou la discréditent, nous riposterons que de tout temps et en tout pays l'art d'écrire a été cultivé par ceux qui en faisaient spécialement usage : scribes de l'antiquité, copistes et enlumineurs du moyen âge, greffiers, tabellions, clercs, archivistes. Dès le principe, comme toute activité humaine, l'écriture tend vers une perfection d'ordre plus élevé, vers la beauté de la forme. Elle se distingue alors de l'écriture proprement dite, tombée en quelque sorte dans le domaine commun, et se nomme *calligraphie*, appellation qu'elle ne mérite que dans la mesure où elle se rapproche du dessin, s'y apparente. Au demeurant, n'a-t-elle pas été à l'origine un art décoratif et ornemental, ainsi que le rappelle, dans un substantiel exposé, mon collègue le R. P. Maurice Moullet, professeur d'esthétique ? « Les écritures anciennes, observe-t-il, se présentent sous la forme de symboles artistiquement dessinés, à preuve les hiéroglyphes égyptiens, les multiples caractères chinois ou autres graphismes allégoriques, emblématiques ou symboliques où l'hippopotame, par exemple, signifie l'impudence et la cruauté, l'œil représente un monarque, un soleil annonce la divinité. Il est vrai que d'autres caractères, tels que les lettres cunéiformes des Assyriens, sont bien plus simples, d'allure plus utilitaire : un clou pressé dans la terre grasse suffisait à composer tous les signes désirés. Graphie de commerçants habiles et industriels ! »

A l'aube du christianisme, on avait déjà porté très loin le luxe calligraphique. Ce qui faisait avouer à saint Jérôme : « Se donne qui voudra d'anciens livres écrits en or ou en argent ! Les miens et moi, nous nous contentons de feuilles modestes, et nous recherchons dans les livres la correction plutôt que la magnificence ».

Les XIV^e et XV^e siècles ont été les plus florissantes époques de la calligraphie, encore que les rois, les princes et les seigneurs pussent seuls posséder ces admirables manuscrits à lettrines, à enluminures, à fleurons ornés, colorés, qui sont un délice pour les yeux. « Le texte lui-même dans les vieux documents, cette procession des grandes capitales romaines dont chacune ressemble à une statue, à un élément d'aqueduc ou de colonnade s'ordonne en frise sur des parois aussi

¹ CORNEILLE, *Le Menteur*, IV, 5 : pensée inspirée de Quintilien, *Institutiones* : *Mentidam memorem esse oportere*.

majestueuses. » Et Claudel¹, à qui j'emprunte ces propos admiratifs, s'extasie en songeant aux vieux évangélistes carolingiens, à ces onciales d'or tracées comme une mosaïque sur la pourpre des diplômes byzantins.

Mentionnons à l'appui quelques calligraphes fameux, artisans de ces merveilles : Jean Le Cart, qui copia pour la paroisse de Cérisey un magnifique *Processionnaire*, Nicolas Flammel, Ange Vergèce, qui donna naissance à la locution proverbiale : *écrire comme un ange*. Nous sommes certains aussi que les humanistes avaient une belle main, affirme le grand linguiste Giulio Bertoni — qui illustra la chaire de philologie romane de l'*Alma Mater friburgensis* où nous avons l'honneur de siéger — puisque leurs caractères servirent de modèles à l'imprimerie. Sans remonter si haut, il serait aisé, pour étayer notre thèse, de produire des exemples plus récents. Témoin Jean-Baptiste Bodoni, typographe italien de l'ère napoléonienne, qui composa huit cents alphabets fondus sur son graphisme personnel et créa le caractère élégant et classique qui porte son nom.

D'autre part, alléguer que les méganthropes — savants, musiciens, gens de lettres — ont tous une écriture de chat² est une assertion gratuite assurément, une de ces généralisations hâtives dont il faut se méfier. Les gribouilleurs ne sont pas tous des génies, et les génies ne sauraient être logés sans discernement à l'enseigne de la cacographie, voire de la cryptographie. Wagner avait de la patte. Lamartine, Alexandre Dumas père, M^e Ledru-Rollin, l'un des promoteurs du suffrage universel, Guerrazzi, polémiste toscan, Malherbe, Vaugelas, les Goncourt — comptables de l'extension sémantique du terme écriture, au sens de *style* — Charles-Ferdinand Ramuz, méritent l'éloge de calligraphes.

Léon Bloy, dans *Le Désespéré*, nous confie vivre de sa belle graphie. Gabriele d'Annunzio est fier de la sienne au point qu'il souhaite voir exposer à l'Ambrosienne un de ses manuscrits calligraphiés sur papier luxueux et vendus quelques milliers de liras. Péguy attache à la présentation scripturale quasi autant d'importance qu'à la rédaction. Il le confesse lui-même tout modestement : « Je passe le grand tiers de mon temps à l'établissement industriel des cahiers, à la correction des épreuves. Je corrige les épreuves avec une sollicitude si méticuleuse qu'elle m'a rendu légèrement risible surtout quand, tant de peine ne suffisant pas, il y passe quelque coquille. Je puis donner ici l'assurance que j'ai autant de contentement, autant de joie, autant de bonheur à faire un beau cahier avec de la copie que l'on m'apporte qu'avec de la copie que je fournis... » Rien de surprenant dès lors qu'Edouard Pelletan atteste qu'au point de vue typographique, les *Cahiers de la Quinzaine* aient été un monument unique de leur temps.

A en croire Victor Giraud (voir *les Opuscules de Balzac*), même le romancier de la *Comédie humaine*, au lexique exubérant, illimité, qui fut le cauchemar des imprimeurs, ne griffonne que s'il a mal pensé. Quand l'œuvre est bien bâtie, fortement conçue, l'écriture s'améliore, les traits sont moins désordonnés, plus précis, mieux dessinés.

Au demeurant, lorsqu'on s'attaque aux écrivains, il importe de se souvenir que l'expression « bien ou mal écrire » est amphibologique. Robert de Flers s'accusait, en société, de son méchant graphisme qui, à parler franc, n'était

¹ *Positions et propositions*, Gallimard, Paris, 11^e éd., 1928, p. 118 : *La Philosophie du livre* : conférence faite à l'Exposition du livre de Florence, 1925.

² Ce que nos Confédérés alémaniques rendent dans leur idiome expressif par : *scriibe wie ne Sou*, locution correspondant au *Schriftdeutsch* : *kritzeln, unleserlich schreiben*.

pas si mauvais. Quelqu'un lui cita le nom d'un journaliste très connu et qui, lui aussi, avait une écriture de pattes de mouches. « Oui, répartit le dramaturge, mais, lui, même imprimé, il reste illisible. »

Que le goût de la belle écriture se perde, que son sens même s'altère, est une constatation indéniable, une lapalissade. Prétendre qu'il y a une crise, voire une décadence de la calligraphie — dans l'acception large du terme — aussi aiguë que celle du français et de l'orthographe, c'est enfoncer une porte ouverte. Les graphismes soignés, élégants, d'une lecture agréable, ou simplement courante, deviennent rarissimes. Contre un calligraphe, il y a cent griffonneurs. Il n'est, pour s'en convaincre, que d'entendre la plainte unanime des employeurs qui, sans être des *laudatores temporis acti*, évoquent avec mélancolie les neiges d'antan, l'âge révolu des secrétaires, des comptables, des caissiers habiles à l'art d'écrire. Il me souvient d'avoir, enfant, admiré plus d'une fois, le graphisme ferme et rythmé de mon grand-père, chef de gare, ou de tel syndic villageois, qui maniait la faux et la fourche à longueur de journée. Au siècle vingtième, cette joie ne nous est guère octroyée. On pense peu, on outrage la langue et on écrit au galop.

C'est, entre mille autres, un signe de ce temps. Le graphisme traduit l'agitation trépidante et fébrile du climat actuel, trahit ses saccades. La nervosité — facteur psychique capital dans le domaine qui nous occupe — sinon le nervosisme et la névropathie impriment à nos mouvements quelque chose d'impétueux, de désordonné, de brusque, d'inégal et d'inélégant. « Ecrire comme un baromètre » : locution imagée caractérisant bien cette graphie dérégulée qui grimpe et dévale à l'instar du baromètre enregistreur. D'autre part, des rivales puissantes et impitoyables livrent un rude assaut à la plume, menaçant de flétrir son prestige. J'ai nommé la dactylographie, la sténographie, la sténotypie, l'imprimerie qui, selon la suggestive image de Claudel, « vient saisir et cliquer la page sortie du bec exigü et en constituer la matrice unique d'exemplaires innombrables ». Dès lors, l'art scripturaire entre en lice avec la concurrence, est subordonné à la cadence de la machine. De même que les véhicules d'aspect bourgeois ont dû céder la place aux conduites intérieures aérodynamiques exigées par sa Majesté la Vitesse, ainsi, remarque le R. P. Moullet, les caractères classiques de la calligraphie ont-ils été transformés en signes rigides, distribués mécaniquement au moyen d'un clavier. Nos scribes modernes se sont mués en sportifs de l'écriture, « soustraite désormais aux fantaisies et aux défaillances du calame, en quelque sorte stylisée, simplifiée comme un organe mécanique, comme la bande trouée des boîtes à musique, confirmant le texte dans sa valeur impersonnelle, définitive, générale et abstraite ».

Si la plupart des artistes du Verbe requièrent la sensation musicale et écrite du mot, ont besoin de sentir leur phrase, de la voir, nombre d'entre eux dictent leur composition, ou — singulièrement les auteurs américains — la tapent eux-mêmes directement. Et Paul Valéry ne se flattait-il pas d'avoir composé quelques poèmes à la machine ? A l'école d'accuser le coup, de relever le défi, de rompre une lance acérée en faveur de cette discipline qui fait aujourd'hui figure de parent pauvre. L'école de commerce spécialement se doit de jouer un rôle déterminant et efficace dans la défense et l'illustration de la politesse scripturale, de la beauté graphique.

Bien que la dactylographie règne en maîtresse, l'écriture conserve son importance, sa valeur propre. Il est essentiel que nos élèves en demeurent convaincus. Et s'ils n'en sont point intimement persuadés, c'est la notion première à leur

inculquer. De cet art prétendument superflu, le commerçant n'a pas le droit de faire fi.

Maintes fois, au cours de sa carrière, il sera obligé d'y recourir. Au premier chef, pour signer. Car le C. O. n'admet pas les signatures monolittérales dont Voltaire avait la marotte — il ne signait que d'un V majuscule sans point les missives adressées à des amis, voire à son manager commercial, l'abbé Moussinot. Il allait jusqu'à omettre parfois ce signe abrégatif qu'il jugait inutile parce que sa graphie était familière à ses correspondants ! De toutes parts, on nous prie de signer lisiblement. C'est la rubrique inévitable de tous les factums, des bulletins de souscription, des invitations, des formules postale, bancaire et fiscale. « Rien d'insupportable, remarque André Gide, comme un appel au secours avec une signature illisible. » Il m'est arrivé de ne pouvoir répondre à un impétrant, faute de lisibilité du patronyme et de l'adresse. Il vous serait facile assurément, Messieurs et chers Collègues, d'étayer mon assertion de réminiscences personnelles.

Cela me paraît capital. « La signature est, en quelque sorte, notre marque distinctive. Il faut l'étudier. Puis, l'ayant une fois pour toutes adoptée, y demeurer fidèle, comme le chevalier — la comparaison est de F. Desonay — aux devises brodées que sa très gentille dame lui cousait sur la manche, avant la joute. » Habitons nos élèves à une signature nette, lisible, qui sans exclure le cachet personnel, allie la simplicité à l'élégance. Les faussaires avouent, du reste, qu'une signature simple est encore celle qui s'imité le moins aisément. Et foin des boucles, bouclettes, enjolivements prétentieux, paraphes-rébus à élucider par la transcription en clair au moyen de la machine ou d'une griffe *ad hoc* !

Si intime qu'il soit avec son instrument, le dactylographe doit y renoncer en maintes occurrences, parce qu'il se dérobe à ses offices. Le commis de banque est contraint d'écrire à la plume dans les gigantesques registres et dans les carnets d'épargne. Le teneur de livres est soumis à pareille exigence. Le comptable doit libeller ses passations à la main et mouler les chiffres sur les vastes folios. Dans cent autres circonstances, la manuscriture s'impose : le stylo fièrement reconquiert ses droits, la calligraphie recouvre ses lettres de créance... et le scripteur se dévoile. Les pages de fac-similés insérées dans Larousse et Quillet sont fort suggestives à cet égard. L'homme écrit comme il est, tous nos gestes traduisant nos états d'âme. La graphologie, méthode scientifique d'étude du subconscient, véritable psychomètre, selon le Dr Pierre Menard, enseigne que l'écriture ne ment pas. C'est-à-dire que tout ce qui exerce une influence sur l'organisme humain, sur nos humeurs, nos décisions, nos affections rejaille sur le graphisme. L'écriture, confidente indiscreète, porte témoignage. S'il convient de limiter ses révélations, il n'est pas niable qu'elle décèle bien des aspects du caractère, qu'elle trahit nos goûts, notre sens de l'ordre, de la précision, notre comportement psychique, nos habitudes plus ou moins louables, qu'elle recèle pas mal de renseignements sur notre personnalité. L'homme trace l'écriture, il est capable de la réinventer, mais l'écriture reflète l'homme, manifeste son moi intérieur, un passage, le stade d'une évolution. Elle est un aveu, une reconnaissance, une déclaration. La manière dont on écrit correspond inconsciemment à une exigence intérieure. Le graphisme nous identifie : dis-moi, ou plutôt, montre-moi comment tu écris, et je te dirai qui tu es.

Les directeurs commerciaux et les chefs d'entreprises font confiance au psychographe et requièrent volontiers ses services lors de l'engagement du personnel. Sans surestimer sa portée, les patrons demeurent persuadés que

la graphologie permet d'évaluer des qualités individuelles d'après l'examen des particularités du tracé scriptural : telle écriture, telle main, tel caractère.

La graphie est quelque chose qui nous appartient en propre dans une époque de standardisation, d'impersonnalité, où le communisme s'acharne à niveler les esprits et les cœurs, à introniser son idole fallacieuse, de gré ou de force. La page calligraphiée porte la marque de notre originalité ; c'est la nappe humide et frissonnante où se réfléchit notre âme. Nous devons y tenir comme à notre physionomie, à notre allure, à la grâce de nos gestes, à la délicatesse courtoise de nos manières. Pour Voltaire, l'écriture est la peinture de la voix : plus elle est ressemblante, meilleure elle est. Qui que vous soyez, on vous jugera sur votre élocution et sur votre graphisme. Talleyrand va jusqu'à cette induction audacieuse : « Donnez-moi trois lignes de quelqu'un, et je me charge de le faire pendre. » Reprenant la sentence d'un pédagogue éminent, je dirai avec plus de circonspection et de réserve : « Parlez-moi deux minutes, ou tracez-moi trois lignes de votre main, et je vous saurai par cœur. »

Bien écrire suppose du métier, de la technique, l'esprit de géométrie, remarque M. Caille — chaque lettre exigeant une rapide évaluation métrique, le compas dans l'œil —, le sens de la propreté, des proportions, de la symétrie, du fini. L'écriture est un art dans l'acception où La Bruyère entendait ce mot : il s'adresse à des artisans, je le concède, plutôt qu'à des artistes, mais à de probes et habiles artisans. Il implique de l'adresse, un certain doigté, ce qu'il faut d'harmonieux dans une existence : observation pertinente du maître Paolo Arcari. La calligraphie est quelque chose de manuel, et le manuel ne saurait être mésestimé, minimisé. Il y a des gens qui écrivent mal parce qu'ils sont lourds et gauches. Il importe de cultiver sa graphie comme on éduque son habileté.

On s'épargne ainsi les fâcheuses conséquences du griffonnage, j'allais dire ses coups tordus, risquant cette expressive locution familière. A commencer par la coquille, la redoutable et toujours possible coquille typographique. L'auteur s'empresse de l'attribuer à la négligence du prote ou à l'inadvertance de l'imprimeur. N'est-elle pas maintes fois imputable à la lisibilité critiquable du manuscrit. Vous en connaissez, Messieurs, de cruelles et de cocasses : les *griffes* des tribunaux (lisez : greffes) ; on demande un sténographe pour *l'étrangler*, et non pour l'étranger ; « les *Chats* du Crépuscule », par V. Hugo ; on annonce le décès, survenu à l'âge de 75 ans, de M^e X., qui a *braillé* (brillé) pendant vingt-cinq ans au barreau ; à la vue de l'assassin, la jeune fille *s'épanouit* (entendez : s'évanouit) ; c'était un homme connu pour ses *rapacités* (capacités) ; *l'auteur* (l'autour) est un oiseau de la famille des buses ; le préfet de police a *dévoré* (décoré) deux braves ; *femme* (ferme) à vendre ; pommade contre la chute des *chevaux* (cheveux) ; MM. les *dépités* députés).

S'il est humiliant de ne pouvoir interpréter sa graphie, le scripteur qui défigure les chiffres s'expose à de graves mécomptes. Témoin le cas authentique d'un employé de banque dont les 0 mal fermés se confondaient avec les 6. Cette négligence graphique entraîna des erreurs de calcul et l'infortuné comptable fut remercié. Ce qui me rappelle la réflexion plaisante du professeur Arcari, prétendant qu'outre les chiffres romains et arabes, il y a les chiffres ostrogoths des cacographes. Les historiens se plaisent à rapporter le trait anecdotique du général qui perdit une bataille, non par incompetence stratégique, mais à cause d'ordres griffonnés que les officiers appliquèrent à rebours.

Une mauvaise écriture est un déguisement superbe de l'ignorance. Songez,

chers Collègues, à la spirituelle comédie de Labiche, *La grammaire*, où le héros, François Caboussat, maire d'Arpajon, encombre le moindre certificat qu'il doit délivrer, de pâtés, de ratures, de signes informes et mystérieux afin d'échapper aux embûches captieuses de la règle des participes. Un beau graphisme en revanche, amène à une orthographe correcte, la favorise, y induit. Tous les pédagogues tombent d'accord sur ce point et souscrivent sans réserve au judicieux commentaire que mon ami Max Ducarroz, instituteur à Bulle, développait dans le *Bulletin pédagogique* du 15 janvier 1948, sous le titre : *Crise de l'orthographe ! Crise de l'effort ! . . .* : « Le maître doit se poser en adversaire implacable de la cacographie, car un travail mal écrit est généralement mal orthographié. Il y a corrélation étroite entre ces deux disciplines de nature par ailleurs bien différente. Cette tension à réaliser une graphie parfaite tient l'esprit en éveil ; il y a mobilisation de toutes les énergies de l'être, à preuve la crispation des traits du visage du scripteur. Au contraire, l'écriture relâchée trahit la nonchalance, la somnolence des facultés ».

Je n'ai pas à entreprendre ici le plaidoyer ou le procès des graphismes. Ce problème ne ressortit pas à mes attributions. Dans un exposé lucide et démonstratif — il me plaît de l'en féliciter chaleureusement — M. Eugen Kuhn, membre de la Commission suisse pour la réforme de l'enseignement de l'écriture, a élagué la broussaille des investigations expérimentales et didactiques et fait le point de l'état calligraphique actuel. Qu'il me soit permis néanmoins de constater le tenace attachement de l'école à une écriture courante, par pression, penchée et liée, respectant les pleins et les déliés. Même les réformateurs les plus avancés, notamment A. Barthélemy, qui prêche la réforme de l'orthographe réalisée par celle de l'alphabet, postulent ce tracé qu'auréole le halo de la tradition. Et ce n'est point là affirmation gratuite ou contradictoire, mais résultat fondé, solidement étayé sur l'enquête minutieuse que mena naguère le professeur Fernand Caille, aquarelliste doué, probe illustrateur du *Syllabaire* fribourgeois, auprès des milieux pédagogiques et commerciaux de la Suisse romande et italienne. Il ressort de cette interview que la script — écriture ornementale seyante et bien venue — ne rallie pas, faute de rapidité surtout, en tant que cursive usuelle, les suffrages et ne connut qu'un engouement éphémère et sporadique.

La méthode préconisée vise avant tout à l'habileté manuelle, à la production, non à la culture. Elle règle tout et ne laisse plus de liberté, car elle n'est point régie par des principes souples et générateurs de vie, mais par une règle uniforme. Tendante à la simplification dans le sens de la seule commodité, elle vide les lettres de leur beauté formelle et de leur contenu spirituel. On s'ingénie à rendre trop facile, à supprimer l'obstacle qui constitue cependant l'essence du caractère, à diminuer considérablement l'effort. Ayant voulu dominer l'inflexibilité de certains signes scripturaux, en les ramenant à un schéma commode, on tombe dans la fixité, l'impersonnalité. Et pourtant, chaque tempérament est différent : la graphologie en décèle la complexion psychologique et le mystère. La script est une écriture prolétaire, conformiste selon l'idéal cartésien. Elle ne souffre point de développements artistiques, ni de cachet personnel, et risque de conduire à l'apathie, à l'anémie de la forme. A vouloir créer un espéranto de l'écriture, une « parsigraphie » ou graphie unique (*Einheitsschrift, Schrift für alle*), on dessert l'art calligraphique, on l'achemine à son déclin. Tels sont les griefs valables et majeurs formulés par un esthète, le R. P. Moullet. Je tenais

à vous les communiquer Messieurs, par souci d'objectivité scientifique et parce qu'ils me semblent valoir leur pesant d'or.

Au demeurant, sans être hostile a priori à toute innovation — qui devrait être toujours synonyme d'amélioration — et sans vouloir surtout dénigrer systématiquement les efforts très louables déployés dans la recherche d'une nouvelle formule graphique, il convient de se souvenir avec le D^r Gamma¹, que fréquemment et dans tous les domaines, « ce n'est pas tant le désir de mieux qui guide les hommes que le besoin de nouveau ». Quoi qu'il en soit, il importe de ne proposer à nos élèves que des modèles d'un goût parfait, d'une graphie irréprochable. Rien n'est plus laid, par exemple, que ces assemblages hétéroclites de caractères sans lien entre eux : script et anglaise, rédis et gothique, et autres mixtures. La simplicité restera à jamais grande et noble, le plus sûr chemin qui mène à la perfection.

S'il faut redouter un procédé d'expression acquis, généralisé, anonyme, masquant la personnalité, et ouvrir un beau champ à une originalité saine, il est sage de mettre une sourdine à la fantaisie, de brider le caprice extravagant. Avec Desonay, j'abomine autant ces écritures maladroites et non formées, qui dénotent une nature infantile et reproduisent les gaucheries de la septième année, que ces graphismes à tarabiscots et ces espèces d'idéogrammes-casse-tête mis à la mode par le snobisme béat. Le zazouisme fut toujours le terrain de choix où champignonèrent le français pétaradant, le genre poseur, l'affectation ampoulée, la redondance chers aux *swings* de tout poil et de tout acabit. Que nos disciples en soient avertis ! Toute complication trahit le maniérisme.

L'enseignement de la calligraphie a pour corollaire la présentation des travaux : lettres privées et commerciales, compositions, transcriptions sténographiques, exercices de comptabilité, notes, carnets de vocabulaire... Il est essentiel que le maître redouble de vigilance sur ce point. Il exigera une bienfaisance irrépréhensible, des copies propres, nettes, sans ratures, ni taches. Il n'acceptera jamais de malfaçon, ni ces feuilles à dentelure, sales, privées de marge. Il sera intraitable sur le chapitre de la ponctuation si souvent négligée ou omise. Il luttera contre la fâcheuse tendance de certains élèves à oublier délibérément le point final. Il condamnera le stylo à bille qui dénature la graphie, à telles enseignes que les autorités scolaires de plusieurs cantons (notamment Argovie, en avril 1948), en ont interdit l'emploi.

Touchant la correspondance privée, il n'est pas superflu peut-être de rappeler à nos élèves « qu'une lettre ne s'écrit jamais au crayon, sauf par accident : convalescence au lit, tablette de wagon d'un rapide en partance... Quant au choix de l'encre, l'usage proscriit les couleurs agressives : rouge, verte. On n'emploie guère que les encres noire, bleue, violette. Il convient, en outre, de s'en tenir à une couleur. Le noir demeure classique ; mais un bleu très céruléen (mer du Sud), insinue finement Desonay, a sous la plume d'une jeune femme, quelque chose de souriant ! »

Au lieu d'interminables pensums que l'élève bâclera avec la plume à cinq becs, dont Balzac serait l'inventeur — écolier il s'en servait en tout cas — je conseillerais volontiers des punitions brèves, mais calligraphiées. Mise en page, disposition harmonique de l'espace, margination, cadres, illustrations seront étudiés et discutés en colloque collectif, afin de montrer aux élèves ce qui peut

¹ Cf. *Gringoire*, 4 février 1938.

être accepté, ce qui doit être rejeté. Le souci d'une mise en page qui flatte l'œil, par exemple, requiert un certain équilibre des masses noires et des blancs, le sens des proportions. Un devoir clairement et harmonieusement disposé est un devoir mieux compris, mieux coté aussi, car même un chef-d'œuvre gribouillé indispose le correcteur et le style le plus éblouissant décourage ses yeux surmenés.

Il y aura intérêt quelquefois à substituer, à l'école de commerce en particulier, l'album au cahier. Des collections de travaux exécutés sur feuilles, notamment des rédactions, des études géographiques ou historiques, des exercices grammaticaux, gagneront à être groupés en petits albums avec couvertures illustrées. L'élève aura l'occasion de manifester son sens esthétique, en tirant partie, pour les titres, des écritures dites de genre : ronde, bâtarde, gothique à réhabiliter, parce qu'elles sont décoratives, belles, expressives ; rédis, introduite chez nous, il y a un quart de siècle, pratique, facile et rapide. Les élèves habiles, m'assure mon excellent collègue, M. Oscar Ducry, qui professe la calligraphie avec un art consommé, trouveront d'emblée des arrangements heureux, des combinaisons *ad hoc*, des motifs artistiques. On crée ainsi une émulation fructueuse, qui développe le sens du Beau, le fortifie. La note de tenue des cahiers, en vigueur à l'École de commerce du Collège St-Michel, marque l'importance que M. le Recteur et mes collègues attachent à la présentation, et le souci d'une surveillance régulière et persévérante des écrits, quels qu'ils soient.

Charles Péguy nous offre sur ce point d'immarcescibles exemples que nous ne saurions assez proposer à l'édification de nos élèves. Ce descendant d'ouvriers avait la nostalgie d'une tâche bien conduite qui met un peu plus de beauté dans le monde. Il avait la piété de l'ouvrage bien fait, poussé, maintenu jusqu'à ses plus extrêmes exigences. De son enfance à sa mort, il n'a jamais cessé d'essayer de rendre son maximum, son optimum.

Écoutez sa leçon vibrante de ferveur communicative : « J'ai voulu copier du grec pour les imprimeurs... Le temps n'est plus, le temps ne reviendra jamais où nous faisons pour nos bons maîtres, en thèmes, ces admirables manuscrits moulés du grec. Ce grec de nos thèmes n'était pas toujours du bon grec. Et quelquefois même, il n'était pas du grec du tout. C'était du moins ce que disaient nos maîtres et ensuite ce qu'ils écrivaient sous forme de notes quelquefois sévères. Ils avaient évidemment raison. Et quand même ils n'auraient pas eu raison, ils auraient eu raison tout de même. Car les anciens Grecs ne revenaient point pour nous départager. Mais les écritures étaient déjà belles et moulées comme les typographies de nos éditions ultérieures. Et ces écritures admirables relevaient un peu nos moyennes. Car nos maîtres étaient des hommes. Et ces écritures moulées reposaient un peu les regards de celui qui les corrigeait. Elles défronçaient les fronts soucieux et plissés ; elles reposaient un peu les pauvres yeux dévoués, fatigués professionnellement... Et leurs yeux fatigués, se fatiguant moins, inclinaient leurs âmes à l'indulgence. Et le grec, avec raison, leur paraissait meilleur. Et peut-être, en réalité, en était-il meilleur ».

Si, après avoir hésité d'ailleurs, le poète des *Tapisseries* se résolut à donner le titre de *Cahiers de la Quinzaine* à la publication dont il était le chef, s'il s'arrêta à ce mot quelconque, banal, ce mot fané, confiné dans le plus simple usage, c'est qu'il pensait à ses cahiers d'école si bien tenus, que sa mère, les admirant comme elle admirait tout de son garçon, avait gardés, gardait religieusement dans une armoire. « L'écolier, nous assure Daniel Halévy¹, prenait d'eux un

¹ Cf. *Péguy et les Cahiers de la Quinzaine*, Bernard Grasset, Paris, 1941, p. 21-22.

Maisons recommandées

En vous servant chez nous, vous trouverez

**le choix
la qualité**

ET UN PERSONNEL EXPÉRIMENTÉ
CHAUSSURES

Kurth

Rue de Lausanne 51
Rue de Lausanne 14
Fribourg, tél. 2 38 26



GUTMANN & ROSCHY

TRAVAUX DE RELIURE
ENCADREMENTS

Travail prompt et soigné

FRIBOURG

TÉL. 2.15.36 — PLACE DE LA GARE 34

TOUJOURS BIEN SERVI ET CONTENT



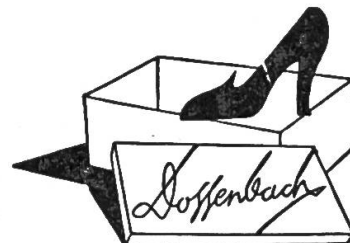
Rue des Bouchers 109 Tél. 2.10.32



AUX ARCADES

bien achalandé
vend bon
marché

FRIBOURG



MORAT

P. W. DIETHELM :

LE PLUS BEAU CADEAU

Illustré. 78 pages. Cart. 3 fr. 30

Aidera les parents dans la préparation
de leurs enfants à la Première Communion

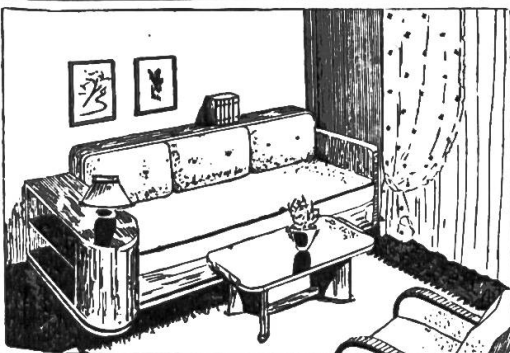
Librairies St-Canisius, Fribourg

R. du Pont-Suspendu 80 R. de l'Université 6

Favorisez votre ancien
collègue de vos achats
en radio et réparations



Grand'Places 23

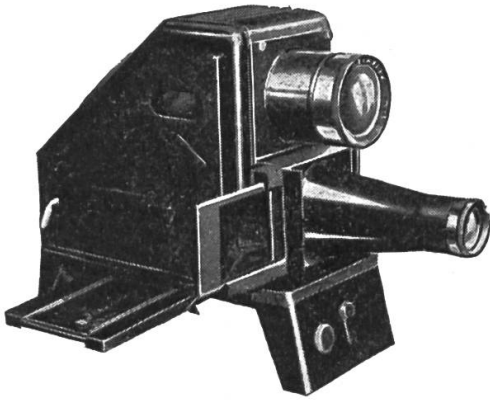


Fabrique de meubles

G. Bise

FRIBOURG

Grand'Rue & Pont de Zähringen



ÉPIDIASCOPES
FILMS-FIXES
CINÉS SCOLAIRES
LANTERNES DE PROJECTION
ÉCRANS, etc...

Envois des tarifs illustrés franco sur demande. Conditions spéciales pour écoles, instituts, paroisses, etc.

Facilités de paiement. Devis sans engagement.

PHOTO POUR TOUS S. A.

Maison spécialisée

5, Bd Georges Favon **GENÈVE** Téléphone 4.24.96

CINÉ - ROMANS ILLUSTRÉS
Modernes - Bien écrits - Passionnants - Éducatifs

JUANITO
CROISÉ d'ESPAGNE

par Henri Brifaut
Prix : Fr. 1.50

RAPPEL

L'ENFANT AUX YEUX ÉTEINTS

En vente aux Librairies St-Paul - Fribourg

A vendre d'occasion

Machine à polygraphier

Print-Fix

(à stencils)

Tél. (0.37) 5.23.28

Pour tous vos imprimés adressez-vous
à l'Imprimerie St-Paul · Fribourg.

La craie carrée en 12 couleurs
luisantes, fort appréciée par les
professeurs et les écoliers. Livrée
dans nos nouveaux emballages
sans sciure et protégée contre
la poussière.

PLÜSS - STAUFER SA
OFTRINGEN



M.-L. Fiumi

SAINTE RITA DE CASCIA

Un volume illustré : Fr. 2.80

LIBRAIRIES ST-PAUL · FRIBOURG

CHÂTEL ST-DENIS

lieu idéal pour les courses scolaires d'hiver



Prix spécial sur les monte-pentes

Dans des délais
très courts

l'Imprimerie
St-Paul
à Fribourg

vous livre

en cas de deuil

VOS FAIRE-PART,
CARTES DE REMERCIEMENTS,
IMAGES-SOUVENIR,

PAPIER à LETTRES pour CORRESPONDANCE.

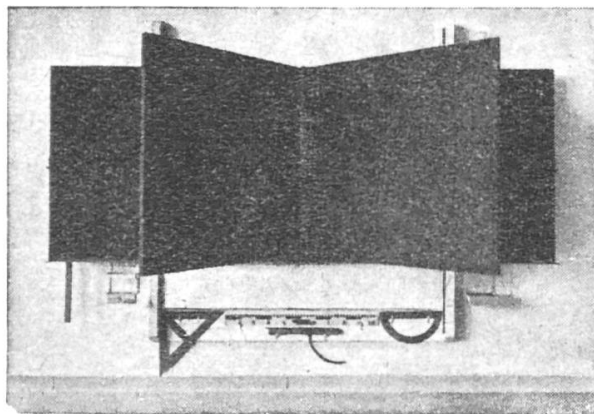
Butty S. A.

Estavayer

Imprimerie moderne
Atelier de reliure
Fabrique de registres



Librairie moderne
Livres de classe
Papeterie



Hunziker Söhne

THALWIL

Tél. (051) 92.09.13

La fabrique suisse de meubles d'école (fondée en 1880)
vous livre des **tableaux noirs, tables d'écoliers**
à des conditions avantageuses

DEMANDEZ NOS OFFRES

Loterie  *Romande*

Tirage 18 décembre

NOUVEAUTÉ

Blaise Pascal

Les **Pensées** sur la **Religion**

choisies, classées et préfacées par **J. Calvet**

1 vol de 205 pages : Fr. 4.—

ÉDITIONS DES LOISIRS · PARIS

Dépôt général en Suisse :

Librairie ST-PAUL, Fribourg



transforme rapidement
les déchets de jardin,
feuilles, tourbe etc. en
excellent fumier!

LONZA S.A. BÂLE

soin infini. Il n'y admettait pas la moindre faute, la moindre négligence, chaque lettre, exactement placée entre la précédente et la suivante, comme la paille dans l'ordre d'un rempaillage devait montrer sa ligne irréprochable. Auteur, éditeur, Péguy restera tel. Pour la moindre faute d'impression laissée dans les textes qu'il éditera, on le verra, jusqu'au dernier jour, gravement agité, et jusqu'au terme de sa carrière, si violente, il couvrira des pages et des pages de cette même écriture penchée, consciencieuse, indéfectiblement appliquée, dont il couvrait naguère ses cahiers enfantins. »

Bien écrire n'est pas un simple jeu de vanité ou d'amour-propre, un acte de bienséance à l'égard d'autrui, une marque d'honnêteté, de politesse au même titre que le salut, la poignée de main, la tenue vestimentaire. Au rôle social et utilitaire de l'écriture s'ajoute sa haute valeur éducative, son mérite culturel. Méthodiquement conduite, sa pratique devient un instrument d'éducation fort efficace malgré son apparente indifférence. Elle corrobore la volonté du scripteur, la tient en haleine, mettant à l'épreuve sa docilité, l'amenant à l'assouplissement non seulement des doigts, mais des facultés volitives. L'exercice d'écriture devient exercice de volonté. Exercice de discipline en faisant un appel constant à l'effort. Effort d'attention, d'imitation et d'exécution de formes précises.

La calligraphie peut nous aider à acquérir la maîtrise du nous-mêmes par la maîtrise du geste. Or, plus que jamais, pour affronter les difficultés de la vie, il faut, suivant l'expression anglaise, savoir « rester le capitaine de son âme », savoir garder sa force de concentration, demeurer maître de ses impressions, de son système nerveux : *compos sui*, disent les maîtres de la spiritualité en leur beau latin. J'ai la certitude que l'art scriptural peut parfaitement développer l'équilibre psychique et la santé mentale qu'implique la possession de soi. Ce qu'on exige aujourd'hui d'un sportif : coureur, footballeur, athlète, qui se veut distinguer — entraînement rationnel, ascèse, liberté acquise par longue contrainte — l'aisance, la sûreté, la souplesse et la fermeté du trait graphique l'imposent.

L'école, moule où se forment les caractères, a pour tâche fondamentale de créer des habitudes. Là encore la calligraphie lui prête son concours. Parce qu'il affine le goût et qu'il ressortit au domaine du Beau, l'art scripturaire est un moyen de culture que ne sauraient négliger ni l'école de commerce qui vise, au premier chef, un but culturel, ni le maître, ambassadeur de la culture, gardien de l'humanisme, éveillé d'admiration et d'idéal. Une page en bel arroi, où brille et fleurit l'idée, grâce à l'architecture rythmée et mouvante du signe qui la projette, lui confère, dans l'empreinte et le galbe, l'effigie et le relief, procure un instant de délicieuse contemplation, un plaisir esthétique, assez semblable à celui des magiques incantations verbales de nos prosateurs les plus purs, « à la phrase travaillée, limée; passée et repassée au polissoir ».

Les gribouilleurs et les cacographes sont aussi coupables que les jargonnants, les « barbares de la parole, les spirituels de l'escalier ». L'écriture, comme la langue « révèle l'esprit, le sentiment, le caractère ». Apprendre à s'exprimer, à écrire, c'est les cultiver, les exercer, les affiner. Le graphisme comme l'idiome est une manifestation, un visage, une attestation, un témoignage. « Soigner son écriture, c'est soigner son âme. »

D^r JEAN HUMBERT,
professeur au Collège St-Michel.